

HERVÉ GUIBERT

# LES GANGSTERS



LES ÉDITIONS DE MINUIT

à Hans Georg

© 1988 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement  
ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français du copyright, 6<sup>bis</sup> rue Gabriel-Laumain, 75010 Paris.

ISBN 2-7073-1176-6

« Bonjour Madame. On nous a chargés de traiter les arbres de votre jardin. Tous les bois du quartier sont infestés de parasites. Regardez avec la loupe : cette bestiole, c'est ce qu'on appelle un capricorne, et ça boulotte tout sur son passage.

— Vous êtes des ouvriers de la Ville de Paris ?

— Oui, vous n'aurez rien à payer.

— Il faut que vous montiez dire ça à ma sœur, moi je ne suis pas la patronne ici. »

Le lendemain, en prenant congé de mes grand-tantes, je trouve les arbres du jardin massacrés, les branches posées en tas sur la terre nue.

Le mardi 14 avril, je pars une semaine à la campagne, à Vincelottes, au bord de l'Yonne, en compagnie de T., C. et de leurs enfants. A cette date

je devais être à Lisbonne avec Hans Georg, mais le médecin l'a interdit. J'ai un zona. Piquûres d'antibiotiques, calmants à base d'opium et de belladone, rien n'apaise mes douleurs. Elles se relancent et s'entrecroisent, comme un feuilleté d'un raffinement diabolique. La crampe la plus sourde menace le tréfonds d'implosion imminente. La plus franche est une sensation d'éventration tantôt verticale tantôt horizontale, une seule plaie énorme qui traverse le bassin, si fraîche qu'elle n'a pas laissé aux chairs le temps de se ressouder, chaque mouvement narque les sutures. La nuit, le moindre frôlement de l'étoffe la plus légère au bord de la peau en décolle un morceau de son fer chauffé à blanc. Entre l'éventration et la brûlure, il ne manquait plus qu'un ver à soie, qui fait rouler l'un après l'autre dans la zone suppliciée ses piquants de châtaigne. Je n'avais pas encore appris que l'acupuncture, des intraveineuses à l'eau d'Uriage, la vitamine B 12 à fortes doses et des cataplasmes d'argile sous bandages auraient pu me secourir. Chaque soir, à la messe, ma grand-tante Louise priait pour moi. Mon ami Philippe, lors d'un dîner, m'apprit que la souffrance était scientifiquement un tel mystère qu'on pouvait presque dire qu'elle n'existait pas. Les enfants de T. et C., qui ont trois ans et un an, sans qu'on leur donne

de recommandations, eurent instinctivement conscience de mes douleurs : si turbulents et affectueusement agressifs, ils m'enfermèrent cette fois dans la bulle de verre d'une quarantaine qui me rendit invisible à leurs yeux.

Contrairement à l'habitude, je n'avais pas laissé à Suzanne le numéro de téléphone de l'endroit où j'allais rester une semaine. En fait je ne l'avais pas, C. avait tardé à me le donner et au moment de partir j'avais oublié de le lui redemander. Il était noté sur l'appareil, posé au premier étage de la maison de campagne, mais quel était l'indicatif ? Il était compliqué avec les enfants de crier une question d'un étage à l'autre, de plus un 8 avait un air de 3, et un 41 trop noir avait été à demi barré. Ma grand-tante Suzanne comprenait mal les chiffres au téléphone, prendrait difficilement un crayon et un calepin pour les inscrire, je l'appellerais plutôt, comme d'habitude, le soir vers sept heures, quand Louise est partie à la messe, ou un soir sur deux.

Chaque fois que je lui téléphone, Suzanne est allusive, fuyante ; elle, d'ordinaire si chaleureuse, devient désagréable quand j'exige des éclaircissements. Pourtant, une fois ou deux, elle me confie

quelques éléments curieux, que je rattache d'abord à ses crises paranoïaques : « Je ne suis plus chez moi », « Maintenant c'est ta tante Louise la patronne ici », « Je crains qu'elle n'abuse de mon impotence pour faire bénéficiaire quelqu'un de ses largesses et de ses folies, mais je ne peux pas te dire qui... » Quand elle parvient à m'inquiéter pour de bon, elle se ravise par des indications mystérieuses, un peu goguenardes : « Tu verras, tu verras, non, non, je ne peux pas t'en dire plus, tu te rendras compte par toi-même, oh, oui, tu trouveras les choses un peu beaucoup changées à ton retour... » Je me m'affole pas : ne se venge-t-elle pas de mon départ ? et puis, il y a un précédent : un ou deux mois plus tôt, alors que je l'appelle un soir pour prendre de ses nouvelles, elle m'annonce d'emblée d'un air tragique : « Ça va on ne peut plus mal ! Ça ne pourrait pas aller plus mal ! Figure-toi qu'on a un très très gros pépin. » Je lui demande de quoi il s'agit, elle se contente de me répondre : « Non, non, je ne peux pas t'en parler au téléphone, c'est impossible, je t'en parlerai dimanche. » Vais-je devoir attendre quatre jours dans cet état d'inquiétude ? Je lui explique qu'on ne peut pas comme ça alarmer un ami au téléphone, et le laisser tomber sans aucune explication. Elle, qui prétend tellement m'aimer, me

répond, avant de raccrocher : « Eh bien, si ! » Furieux, j'exige qu'elle me passe Louise, à qui je demande : « Mais qu'est-ce que c'est que cette affaire ? » Louise me répond en chuchotant, comme un secret diplomatique : « On soupçonne l'aide-ménagère de barboter des draps »...

Le lendemain de Pâques, le temps s'est assombri. Nous en profitons pour monter sur les côteaux voir les cerisiers en fleur. Des caravanes de Gitans se sont garées au bord des champs, ils attendent que les fleurs se transforment en fruits, chacun a pris sa place pour contrôler son lopin, suspendu deux mois durant autour de ce moment où le blanc poudreux virera au grenu luisant ; la cueillette est le seul travail officiel de l'année. Malheureusement, Hans Georg n'a pas pu voir la splendeur des champs de cerisiers. En porte à faux entre cette douleur dont je ne cesse de me plaindre pour vainement m'en soulager, l'agitation des enfants et l'épuisement des parents, il est reparti plus tôt que prévu, mal à l'aise. Peu avant son départ, nous parlions dans le jardin des virages un peu curieux dans lesquels actuellement semblaient caler nos vies, les uns et les autres, il me dit : « Nous devons passer sous une mauvaise étoile. »